Archipel

Études interdisciplinaires sur le monde insulindien

Hors-Série n°1 - Ge SONG, Indes néerlandaises et culture chinoise - Deux traductions malaises du Roman des Trois Royaumes (1910-1913) | 2021

Ge SONG, Indes néerlandaises et culture chinoise - Deux traductions malaises du Roman des Trois Royaumes (1910-1913)

Conclusion

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archipel/2714>

DOI : 10.4000/archipel.2714

ISSN : 2104-3655

Éditeur

Association Archipel

Édition imprimée

Date de publication : 29 novembre 2021

Pagination : 265-270

ISBN : 978-2-910513-86-3

ISSN : 0044-8613

Référence électronique

« Conclusion », *Archipel* [En ligne], Hors-Série n°1 - Ge SONG, Indes néerlandaises et culture chinoise - Deux traductions malaises du Roman des Trois Royaumes (1910-1913) | 2021, mis en ligne le 06 décembre 2021, consulté le 18 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/archipel/2714> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archipel.2714>

Ce document a été généré automatiquement le 18 mars 2022.

Association Archipel

Conclusion

- 1 Chez les peuples sinisés, tels les Mandchous, les Japonais et les Coréens, dont seules les élites pouvaient lire les œuvres littéraires directement en chinois, les plus anciennes traductions du « Roman des Trois Royaumes » remontent au XVII^e s. pour les deux premiers, et au début du siècle suivant, pour le troisième¹. Chez les Vietnamiens les premières versions en langue nationale n'apparaissent qu'à l'époque coloniale, plus précisément au début du XX^e s., en rapport avec la politique culturelle des autorités françaises qui vise à remplacer le chinois écrit, ou sino-viêt, par le vietnamien noté en caractères latins².
- 2 Au Siam, c'est la formation d'une nouvelle société sino-thaï qui prend la direction du pays, et le développement des échanges commerciaux avec la Chine qui poussent le roi Rama I (1782-1809) à charger son ministre des affaires étrangères et du commerce, le Phrakhleng (Hon, m. en 1805), de faire exécuter une traduction/adaptation du *Sanguo yanyi* (en 1802, ou autour de cette date) par une équipe de traducteurs chinois (dont certains originaires du sud du Fujian) et de relecteurs thaï, de la superviser et de l'éditer³.
- 3 Aux Indes néerlandaises, c'est l'existence d'une importante communauté sino-indonésienne ne lisant plus ou peu le chinois qui entraîna un courant tout à fait exceptionnel de traduction et de diffusion de romans chinois traditionnels en malais sous forme imprimée, lequel dura pendant une soixantaine d'années (1880-1942) et, chose plus remarquable encore, la publication simultanée de deux traductions intégrales du *Sanguo yanyi* (1910-1913). À noter que les traductions reprurent après la fin de la deuxième guerre mondiale, avec des hauts et des bas en fonction de la conjoncture politique, mais cette fois les œuvres adaptées appartiennent en grande majorité à la littérature dite de cape et d'épée (*wuxia xiaoshuo* 武俠小說), un genre littéraire qui se développe en Chine à la fin des Qing et qui est déjà très en vogue en traduction durant la période précédente⁴. L'interdiction de publier ces traductions du chinois en feuilleton dans la presse, consécutive au coup d'État du 30 Septembre 1965, la disparition progressive d'une génération de traducteurs, ainsi que l'interdiction d'importer des ouvrages chinois devait porter un coup d'arrêt à ce mouvement de traductions. De plus, les nouvelles générations de lecteurs, formées à l'école indonésienne, peinent à lire le malais de leurs aînés. Les versions du *Sam Kok* parues au

cours des dernières décennies sont adaptées des versions malaises de Tjie Tjin Koeij et de Lie In Eng, voire de traductions en langues étrangères⁵. Ces traductions et leurs succédanés attestent, en dépit des aléas politiques, de la persistance chez les Chinois *peranakan* d'un goût pour la littérature ancestrale.

- 4 La petite communauté Baba⁶ de Malaisie et de Singapour est aussi à l'origine d'un courant de traduction en malais, mais à une échelle considérablement moindre. Néanmoins, Chan Kim Boon (1851-1920), nom de plume Batu Gantong, dont la famille paternelle était originaire de Padang (Sumatra), mais né à Penang, éduqué en anglais à la Free School de l'endroit, et diplômé de l'École navale de Fuzhou (Fujian), fit également une traduction complète du *Sanguo yanyi* qui parut à Singapour entre 1892 et 1896⁷. Bien que rééditée en 1932, elle est devenue introuvable en dehors de quelques rares bibliothèques publiques⁸. À la différence de l'Indonésie, les nouvelles générations de *peranakan* ont été amenées à se resiniser, de sorte qu'elles sont désormais largement capables de lire la fiction chinoise dans l'original.
- 5 Tout ceci montre bien combien les courants de traduction sont liés à des facteurs politiques et permet de mieux apprécier encore l'importance des *Sam Kok* de Lie In Eng et de Tjie Tjin Koeij dans le développement de la culture sino-indonésienne, voire indonésienne⁹, vu que désormais, les Sino-Indonésiens sont considérés comme un *suku* ou « groupe ethnique » constitutif de la nation indonésienne. Ces deux traductions, celle de Lie In Eng qui paraissait en feuilleton dans la presse, et celle de Tjie Tjin Koeij, publiée en fascicules, qui font l'objet principal de notre recherche, constituent le point culminant de cet extraordinaire mouvement de traduction. Nous avons tenté de montrer cela à deux niveaux.
- 6 Tout d'abord au niveau littéraire par une analyse textuelle des traductions antérieures incomplètes, mais surtout par une étude comparative avec l'original chinois. Nous avons été fortement surpris de constater que Lie In Eng et Tjie Tjin Koeij ont traduit le roman de manière très fidèle, en dépit d'une éducation formelle assez limitée, et avec pour seul dictionnaire le *Kangxi zidian*, et qu'ils restaient toujours fort proches de la culture ancestrale : ils ont très bien compris les principes moraux renfermés dans le *Sanguo yanyi*, et ont veillé à rendre le mieux possible les allusions historiques et littéraires. Tjie Tjin Koeij est allé jusqu'à mettre en valeur une centaine des innombrables proverbes qui parsèment le récit, en les transcrivant en *minnanhua* et en ajoutant une traduction/adaptation en malais. Cette sélection laisse peut-être entendre que lesdits proverbes étaient encore plus ou moins connus des *peranakan* en *minnanhua*¹⁰.
- 7 Ensuite, en étudiant le contexte dans lequel ces deux traducteurs ont travaillé et participé à la vie associative, leurs motivations, leurs dialogues avec leurs lecteurs, le rôle de la presse et du *Sin Po* en particulier, nous avons tenté de montrer que les éditeurs de ce journal progressiste avaient jugé qu'ils pourraient tirer du profit en faisant paraître en feuilleton une traduction du *Sanguo yanyi* parallèlement à celle, tout juste amorcée par Tjie Tjin Koeij. De fait, l'engouement des Chinois *peranakan* pour ce roman, devait stimuler la vente du *Sin Po*, et développer une concurrence positive, si l'on peut dire, entre les deux traducteurs.
- 8 Nous avons également tenté d'analyser l'impact de la littérature chinoise sur la communauté *peranakan*. Les œuvres littéraires comportent un nombre considérable d'éléments culturels qui peuvent, de manière consciente ou non, influencer sur les lecteurs. De fait, à travers les traductions, les *peranakan* s'imbibaient des valeurs

culturelles ancestrales et se resinisaient tout en se distrayant. Ce faisant, ils se sont reconstruits un passé dans lequel ils ont puisé sagesse et confiance. Par la lecture simultanée du *Sin Po* diffusant l'actualité, ils se sont forgés aussi une nouvelle identité leur permettant de mieux aborder les problèmes du présent et ont pris conscience de former une nation (*bangsa*).

- 9 Bien que notre étude porte essentiellement sur les lecteurs d'origine chinoise, il ne fait guère de doute que les lecteurs non-*peranakan* consommant la même presse lisaient également cette littérature en traduction et le *Sam Kok* en particulier. Moh. Saleh bin Perang qui avait appris le chinois depuis 1861, rapporte dans ses mémoires qu'il aimait la littérature chinoise : « I was fond of reading Chinese tales, my favorite being the story entitled *Sam Kok*, for this work contains much that is of value, including allusions and parables which should be heard by officials in the service of kings¹¹. » Cette phrase écrite en 1894, pourrait laisser place au doute quant à savoir si son auteur lisait le texte en chinois ou dans la traduction malaise de Chan Kim Boon, laquelle parut entre 1892 et 1896. Plus près de nous, le président Soekarno passait pour avoir lu les *Sam Kok* à plusieurs reprises¹².
- 10 D'après nous, la traduction littéraire peut être un élément positif pour la compréhension et la communication entre des personnes de culture différente. Wilson Tjandinegara (Chen Tung Long 陳冬龍, 1946-2017), traducteur de poèmes chinois classiques et modernes ainsi que de nouvelles, confirme cette opinion dans sa préface au recueil de poésies traduites du chinois *Menyanga Dunia di atas Bulu Mata* (Étayer le monde sur les cils) :

Saya berharap, penerjemahan karya sastra semacam ini dapat merupakan sedikit sumbangsih demi mempererat saling pengertian di bidang budaya serta demi upaya menciptakan kerukunan dan keserasian antar etnik di tanah air kita yang tercinta ini¹³.

J'espère que ces traductions d'œuvres littéraires pourront apporter une petite contribution pour renforcer la compréhension mutuelle en matière de culture ainsi que pour aider à créer harmonie et accord entre les différents groupes ethniques de notre pays bien-aimé.
- 11 D'après lui, la littérature dans l'original et en traduction peut être un « pont » (*jembatan*) reliant les auteurs d'ethnies différentes, lesquels peuvent ensemble animer le monde littéraire indonésien¹⁴. Nous pensons aussi que les œuvres sino-malaises, originales et traduites du chinois, doivent être considérées comme une contribution aux débuts de la littérature indonésienne, parce que la communauté chinoise était implantée dans l'Archipel pendant plusieurs siècles et sa culture s'était déjà inscrite dans l'environnement multiculturel indonésien. Cette littérature des Chinois *peranakan*, y compris les traductions¹⁵, est également une sorte d'auto-expression permettant un certain dialogue entre les groupes ethniques.
- 12 Ce livre constitue le point de départ pour une étude de la traduction et la diffusion de la littérature traditionnelle chinoise en Asie du Sud-Est insulaire. Au cours de notre recherche, nous avons mis l'accent sur les traductions aux Indes néerlandaises et avons seulement jeté un regard sur celles de Malaisie/Singapour. Dans un deuxième temps, il serait intéressant d'entreprendre une autre recherche afin de comparer le *Sam Kok* de Chan Kim Boon et ceux de Lie In Eng et Tjie Tjin Koeij. Chan, pour avoir étudié à Fuzhou plusieurs années, devait avoir une meilleure culture chinoise que celles de nos traducteurs des Indes néerlandaises, mais peut-être que sa connaissance du malais était moins bonne¹⁶, ou du moins, différente. Quoi qu'il en soit, le *Sam Kok*, comprend divers

ajouts, dont des préfaces aux différents volumes dans lesquelles Chan discute du contenu du roman, mais aussi commente l'actualité, telle la guerre de 1894 entre la Chine et le Japon¹⁷ (ainsi que des poèmes en anglais) et des lettres de lecteurs.

NOTES

1. Salmon, *Literary Migrations, Traditional Chinese Fiction in Asia (17th-20th Centuries)*, pp. 29-30, 110-112, 48-49, 75-76 ; *Sanguo yanyi zai dongfang*, tome. I, p. 28.
2. Salmon, op. cit., p. 185.
3. Malinee Dilokwanich, « A Study of Sam Kok: The First Thai Translation of a Chinese Novel », *Journal of the Siam Society*, (Bangkok), 73 (1985), pp. 77-112. D'après cet auteur, « Only 40% of the text of Samkok gives approximate translation, while the majority is largely a rewriting of the ideas gathered from the original Chinese. The content of Samkok also reveals a major change in the philosophical framework. » (p. 78) Malinee Dilokwanich avait au préalable soutenu une thèse (non publiée, mais accessible en ligne) intitulée « Sāmkok: A Study of a Thai Adaptation of a Chinese Novel », Ph. D, University of Washington, 1983, dans laquelle l'auteur conclut (p. 286) : The Sāmkok « may extrinsically appear Chinese but it is Thai intrinsically ».
4. Voir Leo Suryadinata, « Post-war Kung Fu Novels in Indonesia — A Preliminary Survey », in Salmon (Ed.), *Literary Migrations. Traditional Chinese Fiction in Asia (17th-20th Centuries)*, pp. 393-413.
5. Lie Limei, « Sanguo yanyi zai yinni de fanyi yu gaibian », pp. 43-119.
6. Le terme Baba 峇峇 désigne les Chinois peranakan des Straits Settlements. D'après Salmon, ce terme pourrait avoir été emprunté au turc. Cf. Claudine Salmon, « Writings in Romanized Malay by the Chinese of Malaya », in *Literary Migrations. Traditional Chinese Fiction in Asia (17th-20th Centuries)*, p. 308.
7. Le titre complet de la traduction est *Chrita dahulu-kala nama-nya Sam Kok atau Tiga Negri berprang : Siok, Gwi sama Gor, dijanzan "Han Teow"* (L'histoire ancienne intitulée San Guo ou Trois Royaumes en guerre : Shu, Wei et Wu, à l'époque de la dynastie des Han), Singapore, Kim Sek Chye Press, 1892-96, 30 v., 4622 p. Cf. Claudine Salmon, « Writings in Romanized Malay by the Chinese of Malaya », in *Literary Migrations. Traditional Chinese Fiction in Asia (17th-20th Centuries)*, p. 295.
8. Deux messieurs de Singapour, Wei Tianfu 魏天福 et Yang Guiyi 楊貴誼 sont en possession de la première édition du Sam Kok de Chan Kim Boon. En 2009, Yang a prêté son exemplaire à l'Université nationale de Malaisie en 2009 qui l'a fait numériser et graver sur un disque. Cf. Xie Aiping 謝愛平, « Sanguo yanyi zai malaixiya 三國演義在馬來西亞 » (Le Sanguo yanyi en Malaisie), in *Sanguo yanyi zai dongfang*, tom. 1, p. 275. Nous avons trouvé sur internet que certains exemplaires du Sam Kok de Chan Kim Boon conservés au Peranakan Museum à Singapour. En 1977, la British Library possédait un exemplaire de la première édition et les vol. I, II, IV et V de la réédition de 1932 (voir C. Lombard-Salmon, « La littérature en malais romanisé des Chinois de Malaisie, première enquête », *Archipel* 14, 1977, p. 98 ; mais ils ne figurent pas dans le catalogue en ligne.
9. Sur l'importance des traductions/adaptations en général sur la fabrique de la culture indonésienne, voir en particulier Chambert-Loir (éd.), *Sadur. Sejarah Terjemahan di Indonesia dan Malaysia* (Histoire des traductions en Indonésie et Malaisie) ; Paul Wormser, *Le Bustan al-Salatin*

de Nuruddin ar-Raniri, *Réflexions sur le rôle culturel d'un étranger dans le monde malais au XVII^e siècle*, Paris, *Cahiers d'Archipel*, 2012.

10. Voir la liste de ceux-ci dans l'appendice 3.

11. Cf. Amin Sweeney, *Reputations Live On: Early Malay Autobiography*, Los Angeles, University of California Press, 1980, pp. 86-87. Cité dans l'introduction, rédigée par Salmon, du livre *Literary Migrations. Traditional Chinese Fiction in Asia (17th-20th Centuries)*, p. 30.

12. Cf. Salmon, *Literary Migrations, Traditional Chinese Fiction in Asia (17th-20th Centuries)*, p. 44, citant H. Abdul Karim (Oey Tjeng Hien), *Mengabdi Agama, Nusa dan Bangsa, Sahabat Karib Bung Karno*, Jakarta, Gunung Agung, 1982, p. 93.

13. Wilson Tjandinegara, *Menyangga dunia di atas bulu mata*, Jakarta, Gitakara, 1995, p. vi. Cité dans l'article de Pam Allen, « Tak kenal maka tak sayang. Proyek terjemahan Wilson Tjandinegara » (On n'apprécie que ce que l'on connaît. Projet de traduction de Wilson Tjandinegara), dans Chambert-Loir (éd.), *Sadur, sejarah terjemahan di Indonesia dan Malaysia*, p. 1086.

14. Cf. Pam Allen, op. cit., p. 1089.

15. Il convient d'indiquer que certains écrivains connus étaient aussi des traducteurs, tels Lie Kim Hok (1853-1912), Liem Khing Hoo (c.1900-1942) et Kwee Tek Hoay 郭德懷 (c.1880-1951). Cf. Salmon, *Literature in Malay by the Chinese of Indonesia, a Provisional Annotated Bibliography*, pp. 228-232, p. 239 et pp. 209-218.

16. Dans sa préface au Sam Kok, Chan Kim Boon dit qu'il a la chance d'avoir un ami baba, Tan Kheam Hock 陳謙福, qui l'aide à peaufiner sa traduction. Cf. Xie Aiping, « Sanguo yanyi zai malaixiya », p. 256. Selon l'article de Salmon, Chan Kim Boon avait en outre un assistant, Chia Ann Siang 謝安祥, qui l'aidait à traduire le Sam Kok. Cf. Salmon, *Literature in Malay by the Chinese of Indonesia, a Provisional Annotated Bibliography*, p. 295.

17. Cf. Xie Aiping, « Sanguo yanyi zai malaixiya », pp. 261-262.